

XYZ. La revue de la nouvelle

Laisser tomber

Sébastien Simard



Numéro 70, été 2002

Suite Miami

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, S. (2002). Laisser tomber. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 84–86.

Laisser tomber

Sébastien Simard

La route étendait ses lignes de perspective vers un point si éloigné que l'écrivain ne pouvait en voir la fin. Il la suivait depuis une heure, le temps de faire un bon bout de trajet. Derrière le volant de sa voiture, il suivait des yeux la ligne jaune qui semblait apparaître sur le pavé devant lui à mesure qu'il avançait. À gauche et à droite, les arbres défilaient, flous dans le mouvement, comme ébauchés. Le soleil avait disparu, caché derrière des nuages de marbre laiteux.

Puis ses mains sentirent un tremblement dans le volant ; d'un coup, le moteur cala. Raide mort. Il profita du dernier élan de vitesse du véhicule pour stationner en bordure de la route, sur le bas-côté. Il descendit et donna un coup de pied dans le gravier. Comme si c'était la faute de la route.



Les gens du colloque s'impatienteraient, c'est tout. Ils devaient être en train de s'adonner aux derniers préparatifs. Ils devaient bien s'attendre à ce que leur éminent conférencier soit bientôt de la partie. Il serait là bientôt, oui. Il allait partir en voiture, bien évidemment. Il devrait venir par la longue route qui séparait la petite ville universitaire de ce qu'on appelait les grands centres.

Il serait là bientôt. À moins qu'il ne lui arrive quelque chose.



Il ne pouvait plus écrire depuis un bon moment. Il avait suivi son inspiration pendant des mois, le temps de rédiger plusieurs chapitres. On lui demandait des articles qui restaient inachevés. Il préparait un ouvrage théorique qui ne l'enthousiasmait plus. Surtout, il avait entamé l'écriture d'un roman dont il ne trouvait pas l'issue.

Il avait ébauché rapidement le plan de sa conférence, sur un coin de table. Plus du tout le désir de faire ce genre de chose. Il laisserait ces universitaires amorphes poser des questions forcées, inintéressantes. Plus personne ne s'intéressait aux signes et à leur analyse. Plus personne ne voulait lire quoi que ce soit, et encore moins ses livres.



Il essuya ses mains noircies. Il referma le capot en jurant. Contre sa voiture. Contre lui-même. Se jurant qu'il ne ferait plus de voyages de ce genre.

Il ignorait la cause de cette panne. Ne connaissait rien ni aux moteurs ni aux voitures. Il avait des rapports toujours malheureux avec les machines.

Se croisant les bras, appuyé contre la portière, il ne voyait pas le moyen de se sortir de ce mauvais pas. La route était déserte, il n'y avait que des bois. Inutile, donc, d'espérer trouver une maison, un restaurant, un téléphone. Il n'y avait nulle part où aller sans voiture ; il ne pouvait que marcher. Longtemps. Il aurait pu revenir sur ses pas, rentrer chez lui, ou continuer sa route : peut-être était-il plus près du but qu'il ne le croyait — il serait alors en retard mais pas au point d'être mal accueilli. Peut-être. Peut-être pas.



En voyant son pouce, les automobilistes se faisaient un point d'honneur de l'ignorer. Personne ne répondait à sa détresse. Personne ne s'intéressait à son malheur.

Il alluma une cigarette, faisant passer le temps en le tuant à petit feu. Il regardait la route devant lui, l'asphalte plan, la ligne blanche à ses pieds. Tout était fixe désormais. La route à faire n'existait plus devant lui. Vide.



Ne finirait-il jamais ce roman qu'il avait entrepris depuis un an et demi ? L'histoire d'un homme souffrant d'une tumeur cérébrale qui, voyant sa mort imminente (on ne lui donnait pas plus de quelques mois à vivre), abandonnait tout pour s'installer au soleil et se consacrer à l'écriture.

Il ne savait plus maintenant ce qui arriverait à son personnage, ne savait plus quoi lui faire dire, quoi écrire. Il était bloqué depuis des mois et ne voyait pas la fin du roman.

Jamais il ne remettrait le manuscrit à temps, lui qui avait tout de même promis un roman dans l'année à son agent. Les éditeurs attendraient eux aussi. Il n'aurait pas le temps, pas le temps de se rendre à la ligne d'arrivée.



Aucune voiture ne s'était arrêtée. Le soleil était absent ; le ciel était éclairé d'une lueur blanche, sans forme.

Il en avait marre d'attendre. La nuit tombait. Sa voiture n'irait plus vers le soleil, le reste de la route resterait vierge de son passage. Il serait absent au colloque.

Voilà qui était intéressant. Son absence pourrait alors se présenter comme une sorte de manifeste, un coup d'éclat littéraire, un acte de litterrorisme. Sa dernière manifestation artistique. L'ardent désir de briller par son absence.

Il n'avait plus rien à dire.

Entre un point de départ A ou un point d'arrivée B, il choisirait un illusoire et inexistant point C.

En marge de la route, regardant le chemin qu'il avait fait et celui qu'il aurait dû faire, vers l'ouest, il se mit à marcher perpendiculairement à la route, vers les bois. Il marcha et marcha jusqu'à se perdre sans retour possible, jusqu'à redevenir un animal abruti, perdu, inapte, inutile.

Jusqu'à ce que tous se demandent : *Où ? Et pourquoi ?*